

PERSONNAGES DANS L'ORDRE D'APPARITION

SAM, celui qui cherche... (35 ans)

Une passante (46 ans)

SYLVIA, secrétaire de Zorphème (42 ans)

ZORPHEME, l'analyste (la soixantaine)

EDUARDO, analysant et amant de Michelle (36 ans)

JUDITH, celle qui reste... (48 ans)

JACQUES, analysant (32 ans)

MARC, analysant (28 ans)

RAOUL, analysant (37 ans)

ANTOINE, analysant (41 ans)

Nathalie, analysante (25 ans)

MICHELLE, maîtresse d'EDUARDO et , analysante (32 ans)

Tania, analysante (45 ans)

Un père (50 ans)

Lucien, analysant et seulement une voix, (28 ans)

Amalia, une analysante (43ans)

Laurent, analysant (30 ans)

Sandra, analysante (25 ans)

Simon, analysant (31 ans)

Vircondalmet, marchand de livres rares (52 ans)

Denis, analysant (32 ans)

Marceline, analysante (43 ans)

Léonora, analysante (32 ans)

Léonce, analysant (37 ans)

Yvan, analysant (29 ans)

Clément, analysant (33 ans)

Marie, analysante (26 ans)

Walter, analysant (27 ans)

PREMIERE PARTIE

L'espace scénique est séparé en trois lieux et surmonté d'un étage.

A gauche, le cabinet de Zorphème, au centre le hall où Sylvia, la secrétaire reçoit les analysants et à droite, la salle d'attente. Des cloisons et des portes délimitent ces trois lieux normalement étanches sans pourtant restreindre les nombreuses circulations qui vont se dessiner dans cette géographie.

Les scènes de rue pourraient être développées devant le décor plongé dans le noir ou au milieu des spectateurs...

Le cabinet de Zorphème sera toujours maintenu sous une pénombre enveloppante. Quelquefois il tourne au rouge lors de certains emportements...

Le hall où Sylvia reçoit admettra une lumière plus précise sans pour autant être violente.

En revanche, la Salle d'attente sera en permanence plombée par un éclairage cru.

Au-dessus de ce dispositif, le Café où se retrouveront les Analysants de Zorphème.

Alors que le Café demeurera éteint pendant toute la première partie, les autres lieux seront parfois tous éclairés lorsque plusieurs scènes se développeront simultanément.

Le paiement des séances est tantôt effectué dans l'urgence, soit il est réalisé selon un mode cérémonial : billets déposés sur le bureau de l'analyste ; remis "en mains propres" ou abandonnés sur le divan.

“Parlez-moi d’amour.”**Dans la rue, le matin.*****Sam et une Passante***

SAM — Madame, s’il vous plait, la rue de Berlin ?

PASSANTE — La rue de Berlin... ?

SAM — Oui, le numéro 5.

PASSANTE — Vous êtes sûr que c’est dans le quartier ? Rue de Berlin... Allons, allons... Rue de Berlin... Ça fait trente ans que j’habite le quartier, Je n’ai jamais entendu parler de cette rue ! Vous êtes sûr ? *Temps.* Pourquoi vous me regardez comme ça ?

SAM — Comment ?

PASSANTE — Vous avez bien entendu !!

SAM — J’veus regarde J’regarde une personne chaque fois que j’attends une réponse. C’est ce qu’on fait d’habitude, non ?

PASSANTE — “C’que vous dites !”

SAM — Qu’est-ce qui vous prend ?

PASSANTE — NE M’APPROCHEZ PAS !!

Elle s’éloigne, effrayée et le plante au milieu de la rue.

SAM — Une folle-dingue. J’m’en sortirai pas aujourd’hui... La secrétaire m’a bien dit au téléphone. Entre le Boulevard Magenta et la place des Espérides. Peut-être par là...

Noir.

Première rencontre.

Le cabinet de l'Analyste.

Zorphème.

Lumière tamisée issue d'une lampe posée sur un bureau. Derrière, une bibliothèque chargée de livres, empilés dans le désordre. A droite, un divan recouvert d'un tissu indien au pied duquel est déposé un carré de plastique transparent. A la tête du divan, un fauteuil en cuir, écrasé au centre. Autour du fauteuil, des piles de journaux débordent et des paquets de Gitanes Bleues jonchent le sol.

Zorphème apporte une bassine d'eau fumante et la dépose au pied du divan. Il retire cérémonieusement ses chaussures qu'il glisse sous le divan, puis ses chaussettes, qu'il hume d'un air satisfait, enfin il trempe ses pieds dans le liquide en expulsant des "Ahiii Mâ" de contentement. Il frétille sur son fauteuil en soulevant ses pieds puis se met à observer très attentivement le mouvement de ses orteils.

ZORPHEME, en extase — Ahiii Mâ... Ahiii Mâ. Ah...Que c'est bon ! Freuiiid, que c'est bon ! Comment j'ai pu attendre si longtemps ? *Il soulève et immerge ses pieds en marquant quelquefois un temps d'arrêt, pour scruter le dessin de ses orteils.* J'ai des pieds parfaits... Oui..., je l'ai toujours pensé... Ils sont magnifiques, surtout le droit. Quelle noblesse. Personne dans mon entourage ne présente une cambrure aussi parfaite. Même pas dans la famille, Non... Et si l'hérédité était une farce ? Freuiiid ! Un jour j'installerai dans la salle d'attente un moulage de celui-là. *Il soulève le pied gauche.* En évidence... Qui aujourd'hui ? *Il consulte un immense agenda noir.* Ah Oui ! Quatre, cinq et le nouveau. J'espère que c'est un cas intéressant. J'en ai assez des dames-pipi-au-lit et des monsieur-maman-moi ! M'angoissent... Freuiiid que c'est bon. Ya qu'ça ! Ya qu'ca d'verai... Sylvia. Elle peut pas entendre. Pourtant, depuis le temps que je lui répète que c'est bon. Ah... Ahiii Ma... Ahiii Ma

Le cabinet de l'Analyste reste sous la lumière alors que s'éclaire le hall d'entrée où Sylvia réceptionne les clients.

Eduardo Gongryp, entre.

SYLVIA — Monsieur.

EDUARDO — J'ai rendez-vous avec le Docteur ZorphèNe

SYLVIA — ZorphèMe ! Avancez ! Vous êtes Monsieur ?...

EDUARDO — Hein ?

SYLVIA, Sylvia l'observe profondément puis sur le ton d'une confiance. — Votre nom ?... Vous vous souvenez de votre nom, au moins ?

EDUARDO — Ha oui ! GONGRYP, EDUARDO

SYLVIA — Armée-armée.

EDUARDO—Hein ?

SYLVIA, consultant le livre des rendez-vous. —Vous êtes attendu à 20 h !

EDUARDO — Je suis un peu en avance.

SYLVIA — Suivez-moi. Elle le conduit jusqu'au placard à chaussures. Déposez vos chaussures ici.

EDUARDO, Paralysé Comment ?

SYLVIA — Vous avez compris ! Allez !... Suivez-moi !

EDUARDO — Oui-Madame.

Elle le précède jusqu'à la salle d'attente et s'efface devant lui.

La salle d'attente.

Judith, Jacques, EDUARDO.

JUDITH — Un nouveau !

JACQUES — Vous n'avez pas besoin de crier comme ça, enfin...

JUDITH — J'vous cause PAS !!

JACQUES — Taisez-vous !

JUDITH — Vous n'arriverez pas à parler, aujourd'hui? Je le dis, MOI !

JACQUES — Assez, Judith !

JUDITH — J'vous cause PAS'VOUS. *Temps.* Mais c'est qu'il a de belles chaussettes le nouveau : Anne Verlet ? Christian Jaccard ? Néophyte Borme ? Ou C & A ?

JACQUES — Taisez-vous Judith, vous êtes insupportable.

JUDITH — Ne m'appellez pas ! Jamais !

JACQUES — Ha, Ha...

EDUARDO — Qu'est-ce vous prend ?

Silence.

JUDITH, bas — Hé..., pssitt..., vous ! oui, vous ! A quelle heure vous passez ?

EDUARDO — Et vous ?

JUDITH — C'est moi qui pose les questions, ici.

EDUARDO — Quoi ?

JUDITH — Répondez sans réfléchir.

EDUARDO — 20 h !

JACQUES — Laissez-le, vous ne voyez pas que c'est la première fois ?

JUDITH — J'vous cause PAS !

JACQUES — Chutt...

JUDITH — Vous ne direz rien, aujourd'hui, je le prédis !

JACQUES — Vous me fatiguez, Judith.

JUDITH — Pas de familiarité, vous ne savez pas à qui vous parlez !

JACQUES — Oh que si !

JUDITH — Chut !

JACQUES — Et si vous faisiez un rêve ?

JUDITH — Chut !

Silence. Jacques plonge un regard d'hypnotiseur sur Judith qui s'endort presque aussitôt. EDUARDO assiste à la scène, effaré.

EDUARDO, chuchotant — Elle s'est endormie ?

JACQUES — On ne sait jamais...

EDUARDO — Comment ?

JACQUES — Qui vous dit qu'elle dort ?

EDUARDO — Ah bon... Mais là, qu'est-ce que vous avez fait ?

JACQUES — Rien qui ne puisse être explicable.

EDUARDO — Ah... A quelle heure elle passe ?

JACQUES — “Bonne question ! Merci de me l'avoir posé”... Elle, elle passe jamais, elle est là...

EDUARDO — Ah... Monsieur...

JACQUES — Quoi encore ?

EDUARDO — A quelle heure vous passez ?

JACQUES — Je suis prévu à 19h30, normalement... Mais on ne sait jamais à quelle heure on passe, ici. Jamais...

EDUARDO — Ah Bon... Il est drôle ce médecin...

JACQUES — Ce n'est pas ce que je dirais...

EDUARDO — Ah bon... Vous aussi vous avez laissé vos chaussures dans le placard ?

JACQUES — Hmm

EDUARDO — On est trois et y a plein de chaussures dans le placard...

JACQUES — Y en a qui les oublient et puis vous ne pensez pas à celui qui est là-bas...

EDUARDO — Hein ? Qu'est-ce vous avez dit, au juste ? *Temps.* Regardez..., elle bouge...

JACQUES — Ouais..., elle bouge encore...

EDUARDO — On n'entend rien, d'ici...

JACQUES — Attendez...

EDUARDO, dans un souffle et sous l'emprise d'une soudaine inquiétude. — Je ne sais pas si je vais rester... Je ne sais pas... Regardez ! Il désigne Judith qui se love sur son fauteuil.

JACQUES — Quoi ?

Elle s'est immobilisée dans une figure de piéta.

EDUARDO — Non rien. Je m'en vais.

JACQUES — Ici, personne ne vous retiendra.

EDUARDO — Pourquoi vous dites ça ?

Soudain la porte de la salle d'attente s'ouvre sur l'analyste.

ZORPHEME, à Jacques — Venez, bien cher...

JACQUES à EDUARDO — Vous voyez....

Ils sortent. EDUARDO s'effondre sur le fauteuil.

Dans la rue.

Sam.

SAM — SAM, SAM..., on m'a bien parlé d'cette place ou d'cette autre. Fou'Dieu ! J'veux pas arrivé en retard !, y croirait que j'suis pas sérieux. Pour la première... Vous connaissez pas par hasard, la rue de Berlin ? *Temps.* Vous aussi vous m'regardez d'un drôle d'air ! Si-si, j'vous assure ! Il est avec vous. Il a peur, j'le sens, surtout quand je m'approche de vous. Ouais... Vous z'ennuyez pas à la fin, là sur votre banc. Qu'est-ce que vous regardez, au juste ? Les autos, là-bas ? Y a qu'elles qui bougent et puis ceux qui marchent, autrement... Non moi, c'est la rue de Berlin, vous comprenez ? Cette rue elle marche dans ma tête, c'est elle qui se défile. Fou'Dieu ! S'ils savaient ce que j'ai à dire. Mais, non ! Et ils sont là à attendre que l'élan arrive, que ça s'éveille par en-dessous. Mais non ! Rien ! Rien que des traces qu'on fourgue à l'envi, qu'on traîne..., Déranger, maudire, se surseoir, accumuler de la force et repartir jusqu'au moment..., au moment où on peut plus avancer... Et ils regardent toujours. Que pourraient-ils faire d'autre ?... Hier soir, il y avait un ciel baigné d'étoiles, aucune ne se rencontreront. Jamais. S'ils savaient combien d'effort il faut pour tenir debout. Pire, la tête haute. Rien que la tête haute. Fou'Dieu ! ! Elle est partie, même au petit elle n'a rien dit. C'est d'votre faute. "Vous n'avez pas fait c'qui fallait faire !" Qu'est-ce qui fallait faire ? Qui sait chaque fois, c'qui faut faire dans toutes les situations critiques. L'exception... La ville entière est menaçante. Et moi qui croyait me défaire des conseils, les appliquer aussi... Couche sur couche... Mais non, SAM ! De quoi ils parlent quand ils ouvrent la bouche. Pas de toi ! De loin je vois leurs lèvres remuer, mais... Et cette ville entière qui ressemble à son image. Rien ne la distingue plus ! Que ces hordes qui entrent, s'arrêtent, versent dans l'indifférence, se rétractent, sentent autour et reculent. Ils croient avancer et ils ne font que dégager le chemin. S'ils savaient... Le petit non plus, y sait pas pourquoi ! J'peux plus parler devant lui. Son regard, son regard immense, les yeux lui dévorent le visage. Et l'autre qui se demandait à qui y ressemblait ? Quoi ça sert ? Dis un peu ! *Temps.* Ils sont toujours là : attentifs, précautionneux, se demandent même quand ça va s'arrêter ? Mais non ! La rue de Berlin, c'est peut-être là-bas ? Ils n'écrivent pas les noms partout. Ça ne suffirait pas !

Le cabinet de Zorphème couvert d'une lumière fantomatique**Jacques est étendu sur le divan et articule des mots inaudibles****Le Hall****Sylvia classe des papiers dans plusieurs chemises ouvertes sur sa table.****La salle d'attente.****Eduardo, Judith.**

EDUARDO — Qu'est-ce que je fais là-qu'est-ce que je fais là ? Non-Non, j'peux pas.

JUDITH, s'éveillant, brutalement — Ne bougez pas !

EDUARDO — Ah ! Mais vous dormez plus !

JUDITH — Qui sait ? Vous avez chaud ?

EDUARDO — Oui.

JUDITH — Faut pas vous mettre dans cet état, mon chéri.

EDUARDO — Ah, laissez-moi tranquille !

JUDITH — Venez près de moi.

EDUARDO — Qu'est-ce qui vous prend ?

JUDITH — Ne tremblez pas comme ça.

EDUARDO — Quoi ? Ne me touchez pas !

JUDITH — Je vois...

EDUARDO — Qu'est-ce que vous voyez ? Taisez vous ! Vous ne savez pas pourquoi je viens !

JUDITH — Personne ne sait ! Personne ! Après, peut-être ! Et encore... C'est ça, ne dites plus rien..., laissez-en pour après... C'est... Vous me rappelez... Non...

EDUARDO — C'est vous, après ?

JUDITH — Non, mon chéri.

EDUARDO — Ne m'appellez pas "mon chéri" ! C'est vrai que vous êtes insupportable !

La porte s'ouvre.

ZORPHEME — Monsieur EDUARDO Gongryp.

EDUARDO — Moi ? Déjà !

Ils traversent le hall et se retrouvent dans le cabinet.

Le Hall et la Salle d'attente s'éteignent.

7

Le cabinet de l'analyste.

Zorphème, Eduardo

Durant toute cette séance "préliminaire", le docteur ne va pas se départir de son calme ; c'est d'une voix grave et sur un ton extrêmement lent et maîtrisé qu'il "s'exprimera"... , alors qu'en face EDUARDO bousculera ses phrases. Il s'agira donc d'opposer deux postures langagières : une première qui va s'enclencher sur une demande, la seconde sur une écoute...

ZORPHEME - Asseyez-vous, monsieur.

EDUARDO reste planté près du divan, ouvrant des yeux hallucinés devant le Docteur. Au bout d'un moment, on entend sa voix.

Voix d'EDUARDO.

“Qu'est-ce qu'il a à me regarder comme ça ?... Il s'est même pas levé... C'est une tache de vin qu'il a sur le front ?... Il me semble que je l'ai déjà vu quelque part... A "Dessinez, c'est gagné", peut-être ? Non. *Temps.* EDUARDO, qu'est-ce qui faut faire ?”

ZORPHEME, Il désigne d'une main flasque, le fauteuil posé face au bureau. — Je vous en prie, monsieur.

Temps.

VOIX D' EDUARDO :

“Il arrête pas de me regarder. Comment fait-il pour soutenir ce regard comme ”

ZORPHEME — Je vous écoute...

EDUARDO — Quoi ?

Silence..

VOIX D'EDUARDO :

“Il doit porter des lentilles pour fixer comme ça... Mais non..., on porte pas des lentilles avec des lunettes.”

ZORPHEME — Hmm... Vous ne voulez pas vous asseoir ?

EDUARDO, saute littéralement sur le fauteuil. — Oui bien sûr ! Parler, c'est ce que vous attendez, non ?

ZORPHEME — Vous êtes venu pour ça...

EDUARDO — Et si c'était pas ça ? Non ! Heu... Je ne sais pas comment dire... Heu... J'arrive plus à tenir sur... Je ne sais pas... Oui... C'est difficile à expliquer, ce sera trop long. Il se dresse.

ZORPHEME — Restez où vous êtes.

EDUARDO — C'est vous qui dites ça !

ZORPHEME — Là.

EDUARDO — Si je veux. Ne me regardez pas comme ça.

ZORPHEME — Reprenez place...

EDUARDO, en se laissant tomber dans le fauteuil — Je ne sais pas pourquoi je suis venu...

ZORPHEME — Ah non ?...

Silence.

EDUARDO — Vous devez avoir raison, vous... C'est vous qui savez... Oui... C'est un drôle de truc... C'est avec ma femme... Elle m'a conseillé de venir... Je n'ai plus aucun plaisir... Ça ne me fait plus rien... Elle non.

Temps.

ZORPHEME — Oui.

EDUARDO — Oui Oui Oui. Attendez ! Laissez-moi parler, tout de même ! Heu... Voilà. Enfin..., je suis bien avec elle... Mais AVEC ELLE je ne n'ai pas de plaisir.

ZORPHEME — Vous avez dit : "avec elle"

EDUARDO — Oui, "avec elle". J'ai essayé ailleurs, bien sûr. J'AI UNE AMIE, ELLE S'APPELLE, MICHELE ! C'EST DIFFICILE ! JE L'AIME ! Vous pouvez pas comprendre. Non, ce que je veux dire... Nous avons deux enfants, mais... heu... Je ne peux plus avec ma femme !

ZORPHEME — Depuis que vous avez cette amie ?

EDUARDO — Non, ça fait longtemps... Enfin... Comment dire ? Depuis qu'on est revenu d'Italie. Chantonne. "Capri, capri, c'est fini..." J'déconne. Oui, depuis notre... Avant, non !

Temps.

ZORPHEME — Parlez-moi un peu de ce voyage...

EDUARDO — Du retour... ? C'est dans le train, ouais c'est ça... On avait fait les riches, on avait loué un wagon-lit. C'était beau. Tout seul dans un compartiment, rien que pour nous. Depuis cette nuit... Après plus rien n'allait. Oui... Je ne sais pas comment faire ?

ZORPHEME — En avez-vous parlé avec votre "femme" ?

EDUARDO — Bien sûr ! C'est elle qui m'envoie. Tu... heu, vous comprenez ? Excusez-moi !... Non, non, je n'ai pas eu la force. Je ne sais pas comment faire. Qu'est-ce que vous pouvez faire pour ça, VOUS ? J'vais exploser ! JE VOUS PARLE ! Un ami m'a dit : "Si lui il te prend, c'est que ça va mal." Il m'a dit que vous étiez plein de monde. Qu'on attendait des mois pour avoir un rendez-vous... Il disait n'importe quoi, n'est-ce pas ? Dès que j'ai appelé, votre secrétaire m'a donné un rendez-vous. C'est vrai ce qu'il disait ? Dites-moi vous..., vous..., vous pouvez me soigner ? J'veux pas lui faire de la peine !

Temps.

ZORPHEME — Réfléchissez à tout ça et revenez demain à la même heure.

EDUARDO — Quoi ? Vous dites ça comme ça. En plus vous vous levez. Vous m'avez rien dit. J'sais même pas le prix de... Mais vous portez des chaussures, VOUS !

ZORPHEME — J' vous attends demain, à la même heure...

EDUARDO — Je ne sais même pas si je reviendrai.

ZORPHEME — A demain, monsieur.

Il le raccompagne jusqu'à la porte. Sylvia le cueille à la sortie et l'entraîne vers le placard à chaussure.

EDUARDO — Il est pas bien votre patron ! J'veux mes chaussures !

SYLVIA — Je vous en prie...

Il se chausse prestement et sort.

8

La salle d'attente

Marc, Raoul, Antoine, Nathalie et Judith.

Les quatre font l'objet d'une extrême attention de la part de Judith qui tourne autour d'eux et les renifle. Marc semble beaucoup s'amuser de ce jeu alors que les trois autres sont littéralement terrorisés par les manigances de Judith.

Zorphème arrive et lance à Nathalie :

ZORPHEME — Vous, venez.

Nathalie se lève et le suit jusqu'au cabinet. Aussitôt arrivée, elle s'installe sur le divan comme lui sur son fauteuil. Noir

9

Dans la rue.

EDUARDO, Michèle et Sam

EDUARDO avance, nerveusement et croise Sam qui marche au hasard.

Voix de EDUARDO Les phrases se bousculent en lui.

“J'vous attends demain à la même heure.” Pas bien l'mec ! S'impose. M'a même pas demandé si j'étais libre. Qu'est-ce qu'il croit ? Il avait un drôle de regard, sûrement une déformation de la rétine. Le fourbe ! Ah ! (Il passe une main sur une hanche). Encore ces foutues vertèbres. Elles me tiennent plus ! On m'a opéré pourtant. C'est maman qui me l'a dit. Elle doit confondre avec Lucien. Non. Et les chaussures. C'est pour avoir les idées claires aux pieds. EDUARDO tu déconnes ! Dans quel bar, elle m'a dit ? Non..., elle est pas dans celui-là. Quand elle a pu arriver à l'heure à un rendez-vous ? Quand ?... Michèle aussi, elle a une drôle de façon de me regarder. J'me suis jamais habitué. C'est dans ce bar ? Je sais plus... Non c'est l'autre au fond... Ils sont en vitrine ou dans un aquarium...

Bruit d'une foule dans un stade. Vent. EDUARDO trouve Michèle assise sur un banc. Sam n'est pas loin et lève toujours les yeux vers les plaques.

EDUARDO — Je croyais que tu étais à l'intérieur.

MICHELE — J'arrive à peine. Alors ?

EDUARDO — Hein ?

MICHELE — EDUARDO !

EDUARDO — J'ai pas pu...

MICHELE — Où tu étais, j'ai appelé à ton bureau ?

EDUARDO — Où j'étais... J'ai pas encore parlé à ma femme. J'ai pas eu l'occasion. Je t'assure ! Il y avait les enfants.

MICHELE — On arrivera à rien. Tu ne lui parleras jamais !

EDUARDO — Ne dis pas ça, j'ai eu mon compte, déjà.

MICHELE — Quoi ?

EDUARDO — Tu ne veux pas comprendre.

MICHELE — Tu as insisté pour me donner rendez-vous dans ce quartier à fric.

EDUARDO, en même temps — Ça m'arrangeait...

MICHELE — Et c'est pour me dire ça !

EDUARDO — Laisse-moi un peu de temps, encore...

MICHELE — Non, plus rien ! J'ai trop attendu ! Tu me fais penser à mes clients.

EDUARDO — Moi je te demande pas de lettre !

MICHELE — "Mes clients", ils viennent pour que j'écrive à leur place.

EDUARDO — C'est fait pour ça un Ecrivain public, non ?

MICHELE — Pourquoi tu m'as donné rendez-vous dans ce bar ?

EDUARDO — C'était commode !

MICHELE — Tu avais un rendez-vous ?

EDUARDO — De quoi tu parles ?

MICHELE — Pour qui je parle !

EDUARDO — Non !

MICHELE — Restons-en là, ça vaut mieux.

EDUARDO — Toi aussi.

MICHELE — Quoi ?

EDUARDO — Je ne pourrais pas vivre sans toi !

MICHELE — J'ai déjà entendu ça quelque part.

EDUARDO — Assez de me comparer à tes clients.

MICHELE — On ne parle pas impunément. J'ai appris ça depuis que j'écris pour les autres.

EDUARDO — Si tu savais où j'étais avant de venir...

MICHELE — Pas la peine ! A la maison, devant ta famille ? Transi par la peur du reproche, une main posée sur la tête de tes enfants, en train de les bénir.

EDUARDO — Michèle !

MICHELE — Je sais, faut pas parler des enfants. Ils te font mentir tout le *Temps*. Reste avec ta femme, c'est mieux !

EDUARDO — Tu ne sais pas de quoi tu parles. Je sais... J'ai cru que je pourrais m'arranger... C'est trop tôt... Laisse-moi le temps d'en parler.

MICHELE — Ce temps est passé. J'ai trop attendu... Après les mots sont incertains..., tiennent sur des édifices fragiles... Ne vois-tu pas ce que nous faisons depuis le début... On s'arrange... Non, non... J'en ai assez d'être un passager clandestin.

EDUARDO — Tu dis ça, encore !

MICHELE — A la fin...

EDUARDO — Michèle...

MICHELE — Ne me touche pas !

Sam avance vers eux sans vraiment les voir.

EDUARDO — Ne parle pas fort !

MICHELE — Et alors, qu'il regarde ! Vous pouvez voir, Monsieur. On répète...

EDUARDO — Tais-toi !

SAM — Qu'est-ce que vous dites ?

EDUARDO, bas — Rien. Michèle..., Michèle on est ridicule.

MICHELE — Tu crois ?

EDUARDO, bas — Tu me fais peur...

MICHELE — Ne me suis pas !

EDUARDO — Michèle ! Michèle, je t'en prie...

Elle disparaît. Il reste planté au milieu de la rue. Sam le scrute de loin. Long silence d'observation.

SAM — Vous n'allez pas rester comme ça, au milieu de la rue ...

EDUARDO — Laissez-moi tranquille.

SAM — Tenez, il me reste un mouchoir en papier. C'est dangereux, ne restez pas, au milieu de la rue, monsieur... Vous ne connaissez par hasard, la rue de Berlin ?

EDUARDO — Laissez-moi...

SAM — Vous pleurez...

EDUARDO — Laissez-moi, tranquille...

SAM — Ça revient au même. Toujours...

Temps.

EDUARDO — Qu'est-ce que vous faites ici ?

SAM — Et vous ?

Noir.

10

Le cabinet de Zorphème.**Tania à la porte du cabinet, s'apprêtant à sortir.**

TANIA — Monsieur, je n'ai plus aucune raison de venir ici.

ZORPHEME — Dans ce cas ne venez plus.

TANIA — C'est dur de vous quitter !

ZORPHEME — Dans ce cas, revenez demain.

TANIA — Non, pas demain.

Elle sort et se précipite devant le placard aux chaussures pendant que Zorphème se rend à la salle d'attente et pousse la porte brutalement, immobilisant chacun.

ZORPHEME — Vous, suivez-moi.

UN PERE, obséquieux — Bonjour, Monsieur le Docteur

Le vieil homme se lève et le suit jusqu'au cabinet.

ZORPHEME — Asseyez-vous.

UN PERE — Nous sommes très heureux de faire votre connaissance. On nous a tant parlé de vous. Nous vous remercions de bien vouloir nous recevoir... Nous..., heu... Vous nous demandez pas pour quelle raison nous avons sollicité un rendez-vous auprès de votre secrétariat ?

ZORPHEME —

UN PERE, dans un rire avalé — Exactement, nous allons vous dire, c'est pour notre fils, Louis..., nous sommes Monsieur Mérard. Louis, c'est notre fils. Il est chez vous pour faire une psychanalyse. Cela fait plus de neuf mois, j'ai compté... Ne lui dites surtout pas que nous sommes venu vous voir, il le prendrait très mal. Nous pouvons compter sur vous ?

ZORPHEME, après un silence lourd — Qu'est-ce qui vous amène ici ?

UN PERE — Eh bien, ça ne s'arrange pas, voyez-vous, mais vraiment pas. C'est même pire qu'avant ! Il ne mange pratiquement plus, il rentre quand il est sûr que nous dormons et le matin nous partons trop tôt pour le voir quand il s'éveille. Il dort tout le matin, me rapporte mon épouse.

Nous sommes très inquiets ! Que pouvons-nous faire, dites-nous, un peu ? A l'évidence, la psychanalyse n'arrange pas son état. C'est un père qui vous parle. Un père inquiet ! Mon épouse n'a pas eu le courage de venir. Nous ne voulons pas le perdre. *Temps*. Où en est-il, au juste, vous devez le savoir, vous ?

ZORPHEME — Je vous demande 800 F

UN PERE — Plait-il ? Il le regarde, ahuri. Nous n'avons pu vous dire que...

ZORPHEME — 800 F

UN PERE — Mais... je...

ZORPHEME, en se dressant — 800 F. (Le Père ne bouge pas du fauteuil. Le Docteur sonne, Sylvia apparaît aussitôt.) Vous prendrez 800 F à ce monsieur.

UN PERE — Mais enfin, je ne comprends pas !

ZORPHEME, ferme — Sylvia, vous prendrez 800 F à ce monsieur.

SYLVIA — Oui. Je vous en prie, Monsieur, veuillez "nous" suivre...

UN PERE, en sortant du cabinet. — L'avons-nous froissé ?...

SYLVIA — Il faut payer.

UN PERE — Que dire ?

SYLVIA — "Huit cents francs !"

UN PERE — Vous acceptez la Carte bleue ?

SYLVIA — En liquide !

UN PERE — Nous ne savons si nous avons cette somme sur nous ?...

SYLVIA — En liquide.

UN PERE, fouillant dans son portefeuille — 720 francs, et..., 20, 30, 40, ...cela fait 760 francs... Attendez... 15, 25, 30, et 10 : 40. 800 francs !

SYLVIA — Quand on fouille...

UN PERE — J'exige un reçu !

SYLVIA, en le poussant vers la porte — Bonjour, Monsieur Nous!

Il sort. Le téléphone sonne, elle fonce sur l'appareil.

SYLVIA à l'interlocuteur au bout du fil — Je vais voir...

Elle compose le numéro du cabinet et Zorphème décroche.

ZORPHEME — Qu'est-ce que c'est encore ?

SYLVIA, dans le hall — Monsieur Lucien Albran au téléphone, il insiste pour vous parler.

ZORPHEME, dans le cabinet. — Freuiiid ! C'est une autre canaille, celui-là aussi ! Vous m'entendez ?

SYLVIA — Je vous entends très bien, docteur. Prenez-le !

ZORPHEME — C'est ça...

VOIX DE LUCIEN — Docteur, docteur, Lucien Albran.

ZORPHEME — Oui.

VOIX DE LUCIEN — Je ne peux pas venir aujourd'hui.

ZORPHEME — Mais encore ?

VOIX DE LUCIEN — Je ne pourrai plus revenir, d'ailleurs... On me propose un poste à l'étranger..., dans une banque..., un gros salaire..., oui !, et je ne dois pas refuser ! Vous savez, je ne sais plus où j'en suis, comment me comporter, il faut que je casse tout, que j'avance vers eux, oui... heu vous comprenez ?

ZORPHEME — Venez tout de suite.

VOIX DE LUCIEN — Quoi faire de plus avec vous, j'ai bien essayé mais..., heu... Tout doit changer mais jusqu'à...heu... jusqu'où faut-il que j'aïlle ? J'ai même pensé à changer de profession, mais je ne sais pas... L'analyse m'a laissé dans un vide terrible, je ne sais plus sur quoi je tiens. Pourtant..., heu..., je m'aperçois que les femmes à nouveau m'intéressent.

ZORPHEME — Venez tout de suite !

VOIX DE LUCIEN — Non je ne peux pas, plus le *Temps*.

ZORPHEME — Il n'en est pas question. !

VOIX DE LUCIEN — J'ai une dette importante, faut que je rembourse, l'analyse m'a fait prendre trop de risques, faut que je m'en débarrasse au plus tôt.

ZORPHEME — Je vous attends...

VOIX DE LUCIEN — Je vous aime !

Zorphème raccroche en soufflant et fonce aussitôt vers la salle d'attente où se déroule une conversation animée et lance de façon obséquieuse à Amalia :

ZORPHEME — Je vous en prie, bien chère...

Amalia le suit en silence jusqu'au Divan où elle s'installe en grande professionnelle.

Cabinet, Hall et Salle d'attente sont éclairés.

Sylvia range des documents, Zorphème écoute le silence de sa jeune patiente et dans la Salle d'attente...

11

Salle d'attente.

Judith, Laurent, Simon, Sandra .

Judith tricote en marmonant. A côté d'elle, Sandra une femme d'une vingtaine d'années, les yeux brûlants, est enfoncée dans un fauteuil, la tête dans les épaules. Un météorite l'a renversée, juste avant arriver. Devant les rideaux de la fenêtre Simon se tient immobile. Au bout d'un moment, il se retourne furtivement, la regarde puis reprend sa position. Après quelques minutes, il s'installe sur un fauteuil et ouvre machinalement un ouvrage.

LAURENT à Judith — S'il vous plaît... Quelle heure avez-vous ? *Temps*. S'il vous plaît, Madame, vous avez entendu ce que je vous ai dit.

Au bout d'un moment, elle lui répond sur le ton d'une récitation mais sans le regarder.

JUDITH — " L'inconscient ne connaît pas le *Temps*."

LAURENT — Quoi ?

JUDITH, même jeu — " L'inconscient ne connaît pas le *Temps*."

LAURENT — Certes. Mais je voudrais simplement savoir si je suis avant vous ou après vous ?

JUDITH — Se-Se " Simplement-savoir-si" Se-Se... "Le temps ne compte pas."

LAURENT — Allons bon !

JUDITH — "Aucune garantie sur la durée." Silence. Il la détaille, puis reprend en main le livre qu'il avait posé et tourne les pages machinalement. Au bout d'un moment, Judith lance sans le regarder : C'est pas bon de lire juste avant ! Après..., et encore...

LAURENT — Vous parlez ?

JUDITH — Que croyez-vous venir faire ici très cher, sinon parler !

LAURENT — C'est pas ce que je voulais dire, je...

JUDITH — Entendu-entendu...

LAURENT — Quoi ?

JUDITH — Hum...

LAURENT — Que voulez-vous dire ?

JUDITH — Je vous écoute.

LAURENT — Combien de temps ça-va-durer, Hein ?

JUDITH — Je vous écoute.

LAURENT — Que voulez-vous dire ?...

JUDITH — Mais rien, rien. Vous êtes sourd.

LAURENT — Mais ne parlez pas comme ça !, mais enfin !

JUDITH — Taisez-vous !, entendez..., on dirait qu'il vient.

LAURENT — Quoi ? Il retient son souffle et tend l'oreille vers la porte.

JUDITH, elle fait un geste négatif de la tête — C'est par là ? Elle lance sa tête derrière elle. Son bureau est par là.

LAURENT — Quoi ?

JUDITH — Chut, écoutez !

Temps.

LAURENT — Je n'entends rien.

JUDITH — C'est normal.

LAURENT — Oui.

JUDITH — Vous dites "oui" comme lui.

LAURENT — “ comme lui...” .

JUDITH — C'est fort, vous vous identifiez déjà.

LAURENT — Je ne l'ai jamais vu...

JUDITH — Ça n'a pas d'importance.

LAURENT — Allez-vous ?

SECONDE PARTIE

1

Le Bistrot.

Jacques, Laurent , Marc.

LAURENT — Plus de quatre ans chez Zorphème ! Comment vous avez fait pour tenir ?

MARC — La force de l'habitude...

JACQUES — Si ça pouvait être vrai... Et vous Laurent, par quel circuit vous avez atterri chez lui ?

LAURENT — Une amie.

MARC — Une amie ?

JACQUES — Oui, elle m'a donné trois noms : le premier, c'était une femme, je pouvais pas... Un Autre, son téléphone était toujours occupé et finalement...

MARC — Peut-être que certains travaillent par téléphone...

LAURENT — j'suis tombé sur la secrétaire de Zorphème qui m'a donné un rendez-vous pour le lendemain.

MARC — Express, comme les séances.

LAURENT — L'abattage, j'ai compté l'autre fois, il est capable de recevoir plus de sept clients à l'heure.

JACQUES — Dans le meilleur des cas...

MARC — Vous n'avez pas vu derrière le fauteuil, la machine carrée avec les lumières qui clignotent ? ... Vous n'avez pas aperçu le monstre ?

JACQUES — De quoi parlez-vous ?

MARC — Mais de l'ordinateur, bien sûr ! Une vraie bête : elle gère les temps de parole, les entrées, les sorties, la circulation de la salle d'attente au cabinet de Zorphème, les arrêts devant le placard aux chaussures et même l'utilisation du papier Q.

JACQUES — Vous avez oublié le savon liquide des toilettes...

MARC — Au fait, vous avez remarqué la couleur blanchâtre du savon liquide, ça vous rappelle rien ? Et puis l'usure des livres maniés à longueur d'attente mais jamais lus !

LAURENT — De quoi vous parlez ?

JACQUES — Déconnages !

LAURENT — Comment vous pouvez rire de cette entreprise ?

MARC — J'en ris pas.

LAURENT — C'est pas rien, une analyse. Je me suis fait accrocher, y me dit pas grand grand chose et pourtant, je suis collé... Sur le divan, je le maudis, je lui souhaite les pires maladies, parfois je pense qu'il... Chaque fois que j'me relève..., que j'rencontre son regard, qu'il s'efface pour me laisser sortir, j'me dis : "Mais non, tu peux pas lâcher, t'es accroché." C'est en le voyant... Son regard surtout...

MARC — Transfert Mac 2 ! Ça marche, ça marche...

JACQUES — Qu'est-ce à dire, "ça marche" ? Dites un peu pour voir !

MARC — Quoi ?

LAURENT — Vous pouvez pas comprendre, lui oui ! Vous êtes cyniques, glacials, je vous observe juste avant d'entrer chez lui. Vous... Vous négociez avec tout, pas moi !

JACQUES — Qu'est-ce que vous racontez ?

LAURENT — Ouais , Je sais ce que je dis !

JACQUES — Laurent, il y a autant de demandes que de personnes...

MARC — "Personne !", vous avez dit : "Personne". Vous savez parfaitement, "bien cher" que ce mot est obsolète maintenant. Qu'il y a selon les époques des mots, im-pro-non-ça-bles.

JACQUES — Vous êtes en analyse et vous proférez de telles âneries...

MARC — Ça n'empêche pas...

LAURENT — Au contraire...

MARC — Tous les jours je me demande si JE suis en analyse...

Temps.

LAURENT — De quoi vous parlez ?

JACQUES — "On ne sait jamais d'où l'on parle, de quel lieu... Indistinct et forcé, d'à côté ou d'en dessous, de la marge, de la circonférence ou du centre..."

MARC — Du déjà entendu...

JACQUES — "On s'entre glose", très cher, allez, allez, au suivant

MARC — A vous donc !

JACQUES — Je suis déjà passé, je vous en prie.

MARC — Je n'en ferai rien.

JACQUES — Mais si, j'insiste

MARC — Non, non

LAURENT — Qu'est-ce qui vous prend ?

JACQUES — Vous qui arrivez..., on ne vous épargne rien. Excusez-nous...

LAURENT — Vous vous excusez pour lui... Qu'est-ce que vous faites chez Zorphème, je me le demande... "Je ne sais plus comment vivre." Mettre cette phrase au fronton de chaque vie. En permanence...

MARC — Il y a longtemps que j'ai laissé cette question à la porte du cabinet.

LAURENT — Si je pouvais, décider comme ça, et Hop !

JACQUES — Qu'est-ce vous faites dans la vie ? Ne me lancez pas ces yeux ! Non, je ne plaisante pas, je vous assure.

LAURENT — Ce que je fais ? J'ai un magasin de sacs-papiers-cartons-cordes et ficelles..., je vends des agencements pour vitrines, des emballages,

MARC — “Des emballages”..., excellent !

LAURENT — Voilà que vous recommencez, je monte.

MARC — Non, je vous en prie !

LAURENT — Vous avez les mains froides.

MARC — Ne me touchez pas !

LAURENT — Pardon. Mais vous êtes glacé !

MARC — Vous dites ça, vous aussi !

LAURENT — Excusez-moi, qu'est-ce que j'ai fait ?

MARC — Quiconque me...

LAURENT — Attendez, ne partez pas ! Mais qu'est-ce que j'ai fait ?

JACQUES — Vous l'avez touché... A l'évidence il ne supporte pas un contact corporel

LAURENT — Quoi ?

JACQUES — Nous ne saurons jamais... Vous reprenez un café ?

LAURENT — Je suis à mon troisième... Comment pouvez-vous rester si calme ?

JACQUES — “La force de l'habitude”, c'est pas ce qu'il a dit ? *Temps*. Nous ne saurons jamais, même pas lui, peut-être. Enfin, qui sait ?... Quoi faire de la théorie, quand survient l'imprévisible. Je voudrais toujours être dans l'imprévisible, toujours...

LAURENT — Quoi ?

JACQUES — ...Il ne fallait pas le toucher, c'est tout...

LAURENT — Assez ! Vous ne voyez pas que...

Temps.

JACQUES — La Nature nous a affecté du Langage et des Sentiments, et depuis on s'en est pas remis...

LAURENT — Taisez-vous !

JACQUES — De quoi croyez-vous qu'il se nourrisse le Zorphème ? “Le Zorphème”, une race nouvelle, moins d'un siècle d'existence. Une race issue de la chimie d'existences combinées. Avant qu'ils existent comment on faisait ? Dites pour voir ?

LAURENT — Je ne sais pas...

JACQUES — Allons, nous avons tous une idée là-dessus !

LAURENT — Arrêtez ! J'veux plus ! Vous me...

JACQUES — Mille fois reprises, cent fois relancées, une seule fois donnée.

LAURENT — Quoi ?

JACQUES — Et vous, c'est pareil ?

Le noir descend lentement.

2

Le Hall de Sylvia.

Vircondalmet et Denis arrivent en même Temps.

SYLVIA — Vous, vous passez là (Elle désigne la salle d'attente dans laquelle Denis s'engouffre aussitôt. A Vircondalmet.) Monsieur, attendez ici, je vais voir. Elle décroche le téléphone et compose un numéro.

3

Le cabinet de l'analyste.

ZORPHEME, accablé — J'en peux plus, j'en peux plus... Le téléphone sonne. Qu'est-ce que c'est encore ? Oui...

SYLVIA — Monsieur Vircondalmet est arrivé.

ZORPHEME — Faîtes-le entrer.

SYLVIA — La salle d'attente est bourrée.

ZORPHEME — Qu'ils attendent ! !

Il raccroche, furieux. Elle accompagne le marchand de livres jusqu'à la porte du cabinet. C'est à ce moment là que Zorphème ouvre la porte. Sylvia reste près de la porte et assiste à la scène.

VIRCONDALMET — Bonsoir, Docteur.

ZORPHEME — C'que je suis content de vous voir, entrez, entrez. Qu'est-ce que vous m'avez apporté aujourd'hui, bien cher...

VIRCONDALMET — Des merveilles...

ZORPHEME — Toujours votre propension marchande à l'exagération.

VIRCONDALMET — Point-du-tout-point-du-tout...

ZORPHEME — Bien-sûr-bien-sûr... Mais avant tout chose, c'est l'heure de mon whisky, m'accompagnez-vous ?

VIRCONDALMET — Allez, je me laisse tenter...

ZORPHEME — Vous verrez, il est fameux. Sylvia, vous nous...

SYLVIA — Oui !

Elle claque la porte du cabinet en s'éloignant. Zorphème et Vircondalmet s'installent sur les deux fauteuils qui entourent le bureau.

ZORPHEME — Alors, alors...

VIRCONDALMET — J'ai rentré un Condillac, le fameux "Essai sur l'origine des connaissances humaines", une édition en deux volumes de 1746, publiée à Amsterdam. Regardez, c'est une merveille...

ZORPHEME — Montrez-moi ça...

VIRCONDALMET — La reliure est d'époque, comme la tranche... Il est en dans un état excellent, comme vous voyez...

ZORPHEME — Oui, oui... Et ça ?

VIRCONDALMET — Une merveille !

ZORPHEME — Un Descartes ?

VIRCONDALMET — Exactement ! Une édition originale des "Méditations", de 1641, regardez Docteur, regardez... Plus rare que "Le Discours de la Méthode" que vous avez déjà, cette édition originale est moins courante, et dans sa reliure d'origine... Les fées se sont penchées sur cette édition...

ZORPHEME — Freuiid !

VIRCONDALMET — N'est-ce pas ?

ZORPHEME — Plaît-il ?

VIRCONDALMET — Comment ?

ZORPHEME — Laissez... Effectivement..., effectivement... Quel prix en voulez vous ?

VIRCONDALMET — 45000 francs, et ce n'est pas excessif...

ZORPHEME — Evidemment...

VIRCONDALMET — Je vous assure...

ZORPHEME — Ça ne mange pas de pain... Montrez-moi le reste... Oui...

VIRCONDALMET — Tenez.

ZORPHEME — Merci, bien cher... Un “Sein und Zeit”...

VIRCONDALMET — Parfaitement. De votre ami Heidegger...

ZORPHEME — L’édition originale...

VIRCONDALMET — De 1927. Du vivant de l’auteur, cet ouvrage a connu 13 éditions, puis trois postérieures... Cet ouvrage constitue une rareté absolue...

Sylvia frappe à la porte, un plateau à la main garni d’un flacon en verre ciselé et de deux verres à whisky.

ZORPHEME — Entrez, Sylvia. Déposez-ça au coin du bureau. Merci... Elle se retire. C’est pas possible, vous m’avez trouvé le La Mothe de Vayer !

VIRCONDALMET — Oui ! “Les quatre dialogues faits à l’imitation des anciens”

ZORPHEME — Ah c’que vous me faites plaisir !

VIRCONDALMET — J’en suis heureux !

ZORPHEME — Hm... “De la philosophie sceptique”..., oui... “Le banquet sceptique”, “De la vie privée”

VIRCONDALMET — Et “des rares et éminentes qualités des Asnes de ce *Temps*.”

ZORPHEME — Oui, oui... Combien ?

VIRCONDALMET — 25000.

ZORPHEME — Freuiid !

VIRCONDALMET — De la première édition des Quatre dialogues, on ne connaît que deux exemplaires, et aucun de l’original des Cinq dialogues. La présente édition donne pour la première fois la totalité de ces textes dans une superbe...

ZORPHEME — Je vois... Je vous en prie, servez-vous...

VIRCONDALMET — Merci... Selon moi, elle doit dater de 1631, seules quelques pages sont jaunies...

ZORPHEME — Je ne sais pas, je ne sais pas, j’hésite ...

VIRCONDALMET — Ce serait une bien heureuse acquisition...

ZORPHEME — Hmm

VIRCONDALMET — Au fait, docteur..., pouvez-vous me rendre le Rousseau que je vous avais prêté lors de ma précédente visite ?

ZORPHEME — Comment ?

VIRCONDALMET — Oui..., “La Botanique” avec les planches imprimées en couleur...

ZORPHEME — Vous êtes sûr que vous m’avez laissé cet ouvrage ?

VIRCONDALMET — Assurément...

ZORPHEME — Vous êtes formel ?

VIRCONDALMET — Absolument. Un bel exemplaire sur papier vélin, une reliure ornée de fleurs d'or, souvenez-vous...

ZORPHEME — Je vais essayer de mettre la main dessus... Mais êtes-vous sûr, bien cher, de me l'avoir laissé.

VIRCONDALMET — Mais oui !

ZORPHEME — Je suis convaincu que vous ne me l'avez pas laissé... Vous êtes sûr ?... Après tout, vous me l'avez peut-être montré ?...

VIRCONDALMET — Je suis certain de vous l'avoir prêté... D'ailleurs, regardez, je l'ai même noté sur ce papier. Cherchez-le encore un peu ! Et ceux-ci vous intéressent...

ZORPHEME — Je ne sais pas...

VIRCONDALMET — Le La Mothe le Vayer, au moins..., vous le recherchez...

ZORPHEME — C'est juste... Combien, déjà ?

VIRCONDALMET — 25000 francs...

ZORPHEME — Tout ça ! Vous allez bien me faire un prix, bien cher ?...

VIRCONDALMET — J'ai tiré le prix au plus juste...

ZORPHEME,émet un grognement enfantin.— Que faire, que faire...Vous voulez ma mort...

Hmmm

4

Pendant ce temps dans Le hall de Sylvia.

Michèle,(la compagne d'EDUARDO) Sylvia .

MICHELE , bas — Vous aussi.

SYLVIA, bas — Si vous saviez ce qu'il me fait subir...

MICHELE — Peux très imaginer...

SYLVIA — Non, non, personne. Il faut vivre avec lui toute la journée pour voir comment il me traite. Pas un mot gentil, pas une marque d'affection. Il est exigeant, coléreux, et ne comprend pas le malheur.

MICHELE — Comment ?

SYLVIA — Non, c'est une pierre !

MICHELE — Parlez moins fort, il pourrait nous entendre.

SYLVIA — Je m'en fiche ! D'ailleurs...

MICHELE — Vous n'avez jamais essayé de parler avec lui.

SYLVIA — C'est impossible. Il est toujours pressé. Si vous saviez... Quand ma mère est morte, que j'ai dû aller au Portugal, il me dit : "Comment je vais faire sans vous, très chère ?" Je ne suis pas sa femme ! Sa mère ! Il est terrible. Quand je suis revenue, il ne m'a rien dit ! Comment il fait pour avoir autant de monde ? Un jour je le quitterai, et il verra comment il fera sans moi !

MICHELE — Combien d'années que vous travaillez ici ?

SYLVIA — En mars, ça fera dix huit ans.

MICHELE — Tout ça...

SYLVIA — Et je l'ai vu le temps passer !

Soudain, Zorphème sort de son cabinet, précédé de peu par Vircondalmet.

ZORPHEME — Sylvia, j'ai besoin de vous ! A Vircondalmet. Très Cher..., au plaisir de vous revoir.

Vircondalmet sort.

SYLVIA — Oui, Monsieur, je viens.

ZORPHEME, Michèle — Ah très chère, vous êtes encore ici.

MICHELE — Je m'apprêtais à partir.

ZORPHEME — A demain et à votre heure.

Sylvia assiste à l'échange, droite et soumise puis le suit au cabinet.

ZORPHEME, dès qu'il pénètre dans le cabinet — Quoi !, vous n'avez pas pris votre bloc ?

SYLVIA — Quoi ! Vous ne m'avez pas dit de le prendre !

ZORPHEME — Quoi ! Après toutes nos années ensemble vous ne devinez pas ça !

Noir.

De la salle d'attente au Bistrot, jusqu'au Cabinet de l'Analyste

Cette scène va alterner et quelquefois mêler des morceaux de dialogues qui vont courir de la Salle d'attente au bistrot et jusqu'au Cabinet de Zorphème.

Dans la salle d'attente.

Judith, Nathalie, Denis, Clément et Marc

JUDITH, d'une voix de crécelle — D'Espagne ou de Tunisie ?

NATHALIE — Comment ?

JUDITH — Votre orange ?

NATHALIE — Ah ! D'Afrique du Sud. Jamais de Californie !

JUDITH — C'est un principe ? (Sur le ton d'une confiance.) J'adore entre toutes les sanguines.

NATHALIE, étouffant un rire — Pourquoi ? Non.

DENIS, indigné — On est dans une salle d'attente !

JUDITH — Il y a longtemps que je m'en suis aperçue !

DENIS — Non mais vous vous croyez dans un Snack !

JUDITH — Mieux que ça ! Pas besoin de plateaux, ici ! C'est servi à la romaine, sur divan...

DENIS — Allez lui dire.

JUDITH — J'ai pas peur ! ! Y sait de quoi il en retourne avec moi !

DENIS — Sûrement...

CLEMENT — Impossible d'être tranquille, ici... Savez-vous, Mesdames, où vous venez ?...

JUDITH — "Je pense-donc-je-vaux ! !"

CLEMENT — Suffit !

JUDITH — Pas bien le jeune beau, aujourd'hui. Avec votre gueule on fait pas une analyse on se prostitue !

CLEMENT — Mais elle est folle !

JUDITH, en même temps — L'argent viendrait dans l'autre sens, divers, pluriel, de multiples sources. L'effet prostitutionnel, le fameux, le seul, l'unique.

CLEMENT — Mais que faites-vous en permanence dans cette salle d'attente à n'importe qu'elle heure de la journée.

JUDITH — J'en ai pris à perpétuité !

CLEMENT — Hein ?

JUDITH — C'est vrai que vous êtes très beau, surtout sous la lumière de cette fin d'après-midi.

Entre Marc

MARC — Y a de l'ambiance.

JUDITH — “Ce qu’j’suis heureuse d’vous voir !” Vous étiez en vacances ?

CLEMENT, bas — Elle est réellement dingue...

MARC — Judith vous ici, quelle surprise !

DENIS — Ben voyons !

6

Au Bistrot**Antoine, Raoul.**

ANTOINE — Vous sortez de chez Zorphème ?

RAOUL — A l’instant !

ANTOINE — Qu’est-ce que vous buvez ?

RAOUL — J’en ai déjà pris plein la lampe !

ANTOINE — Bon... Vous m’avez apporté l’article.

RAOUL — Ouais, mais il manque une page.

ANTOINE — Donnez quand même.

RAOUL — On comprend sans cette page !

ANTOINE — Alors c’est un texte qu’il a publié du temps où il flirtait avec les Annonciamonlistes

RAOUL — Exactly !

ANTOINE — Ça me fait tout drôle.

RAOUL — Vous aussi !

ANTOINE — C’est comme si j’avais en main une photo de sa jeunesse.

7

Cabinet de l’Analyste.**Zorphème et Yvan.**

YVAN, *raye le divan de ses ongles* — Les livres montent autour de moi, me dépassent, atteignent la suspension, je les pousse, casse les piles, elles s’effondrent près de moi et se reconstituent un peu

plus loin... Je ne cesse de lutter contre ces murs de papier et de carton. Et la musique augmente, non une voix, une voix de soprano qui tire sur les syllabes, sur les a, les o. Appel de mort, non, de vie, reviviscence, non ! Comment dire ? *Temps*. Après je me suis réveillé, j'ai ouvert un œil, mais c'était encore dans le rêve, se réveiller dans un rêve, c'est possible ça ? Heu... Elle est arrivée dans une robe blanche, très fluide, presque diaphane, non ! Elle a tenté de me parler puis elle a disparu et au même moment une ombre immense a couvert le sol et... (Soudain, il prend une voix d'enfant.) A force d'y croire... Et elle tombait sans cesse, se relevait puis retombait. Toujours mal assurée sur ses jambes, elle n'a jamais su marcher mais voulait faire comme les autres de... Comment s'appelait-elle, déjà ? Capuccina, Léhonora, Floria... ââ... Et tous ces noms qui ne seront jamais miens !

ZORPHEME — Hm...

8

Salle d'attente

Les mêmes.

MARC — Je ne vous ai pas vu l'aut'soir !

JUDITH — De quel soir parlez-vous ?

MARC — Mais de ce dernier jeudi, à 22 heures...

Zorphème entre. Le silence se fait aussitôt.

ZORPHEME, à Denis — Allez, vous !

Ils sortent et s'engouffrent aussitôt dans le cabinet.

CLEMENT — Il m'a surpris.

NATHALIE — Il a dû entendre le brouhaha depuis son bureau.

JUDITH — Pensez-donc !

NATHALIE — Pas l'air dans son assiette, aujourd'hui...

JUDITH — Qu'est-ce que vous en savez ?

MARC — C'est la première fois que je vous vois ici.

NATHALIE — Moi aussi.

JUDITH, bas — Attention, Salon...

MARC — Y a longtemps qu'vous venez ?

NATHALIE — Et vous ?

JUDITH — Bien dit !

NATHALIE, fébrile — Ça n'en finit pas aujourd'hui ! Si j'attends encore, je serai obligée d'annuler.

JUDITH, — Hé ! Hé ! Hé ! Toujours impatiente ! Vous faites tout dans l'urgence, comme ça ?

NATHALIE — Je vous interdis !

JUDITH — Fallait pas venir !

MARC — De quoi j'me mêle !

JUDITH — Je suis à l'origine de tout : du moindre tressaillement, de la plus petite foulure, des sons les plus intimes. Vous ne savez rien, mais moi, moi...

NATHALIE, — Vous n'avez rien de mieux à faire que de rester toute la journée chez le docteur.

CLEMENT, bas — Ne l'amenez pas sur ce terrain, on n'en sortira pas...

JUDITH — Explétif !

CLEMENT, bas — "Judith Explétif", qu'elle s'appelle...

JUDITH — Qu'est-ce que vous avez dit ? Dites un peu pour voir ! Vous êtes tous contre moi !

NATHALIE, — Ne lui répondez pas.

MARC — Au contraire !

9

Au Bistrot.

Antoine, Raoul

ANTOINE — Les cassettes du dernier séminaire sont inaudibles.

RAOUL — Et pour cause, il n'a rien dit !

ANTOINE — Allons, allons ! On entend bien sa voix, des morceaux de phrases..., c'est la bande qui déconne.

RAOUL — AH ! C'est une Super Hight Chrome Position IEC 2, Type II, EQ

ANTOINE— Whaououou !

RAOUL — Sans rire !

ANTOINE — Mais alors racontez moi !

RAOUL — Il a parlé du secret, du secret de Socrate, il a dit quelque chose comme..., “ce secret, Socrate l’a avoué. Mais ce n’est pas parce qu’on l’avoue qu’un secret cesse d’être un secret.” Il se citait, je crois, non ?

ANTOINE — Vous êtes sûr ?

RAOUL — Sur la tombe de mon père ! Garçon, vous nous remettez ça !

10

Le cabinet de l’analyste.

Marie et Zorphème.

ZORPHEME — Combien, aujourd’hui ?

MARIE — Onze et une totale. J’ai encore la santé, mais...

ZORPHEME — Hm...

MARIE — Ce que je veux dire, heu...

ZORPHEME — Hm...

MARIE — On fait un peu le même métier, on les allonge tous les deux, on leur demande beaucoup d’argent, vous croyez pas ?... Vous répondez pas, bien sûr, vous pouvez pas être d’accord, bien sûr ! Mais moi, je... Pourtant, au départ, non... Moi, je calcule le prix en fonction de la demande, du temps que ça va prendre, bien sûr... Vous croyez pas ? C’est vrai, il y a des fois où on fait ce qu’on avait pas prévu, bon et alors ? S’agit seulement d’ajuster le prix ! Bon et alors ? *Temps*. Je voudrais arrêter ce métier, mais je peux pas, je voudrais tant... Hier, j’avais un client, genre handicapé d’une jambe..., il a fait son affaire et puis il voulait parler, moi je lui dis : “le compteur tourne”. Alors, on l’a remis à zéro et trois fois de suite. Genre client qui a faim. Tout augmente en ce moment là. *Temps*. Vous y allez avec des femmes comme moi, vous ? Quand est-ce que vous répondez ? Tout juste pour les rendez-vous, et encore ! Ce matin, j’ai fait un rêve. Je dors le matin, je dors bien... Je suis dans votre salle d’attente, l’autre folle s’est endormie, c’est calme et je m’aperçois qu’il y a une grosse horloge au-dessus du tableau rouge, vous savez le tableau tout rouge qu’il y a près de la fenêtre. Entre nous, celui qui a fait ce tableau, il s’est pas foulé. Rouge, rouge, comme le sang qui me coule plus... Ma mère m’avait rien dit, quand je suis devenue femme... J’étais à l’école et puis en leçon d’Histoire, j’ai eu la jupe toute pleine de sang. J’avais honte, je savais pas quoi faire, je serrai les jambes, je pleurai, c’était un homme, le professeur..., Monsieur Pindemar, qu’il s’appelait, oui c’est ça. A la fin, la copine d’à côté elle est allée lui dire, elle savait ce que c’était.

C'était l'heure de la récréation, il a fait sortir tout le monde, il a commencé à me rassurer, je pouvais pas l'écouter, je pleurais, une surveillante est montée, il m'a laissée avec elle... Des jours ont passé, bien sûr... Au cours suivant avec ce professeur, je ne suis pas allée, j'avais honte, mais... Qu'est-ce qu'il y avait déjà dans ce rêve ?... Cette horloge et puis les secondes qui passaient et puis bien sûr, les minutes... Les heures défilaient à toute allure, des heures comme il y en a dans les rêves, mais ... A chaque fois que l'aiguille des heures se déplaçait, elle marquait "100 francs", pas des heures non, des sous... Et "100 francs", et encore, "100 francs", sans s'arrêter. *Temps*. Vous comprenez ce qui se passe ?

ZORPHEME — Bon ! (*se lève*) Je vous demanderai 100f de plus par séance...

11

Salle d'attente.

Judith, Marc, Clément, Nathalie, Sylvia.

JUDITH — Coalition généralisée ! Horde de putschistes ! Analysants en déroute ! Parcellaire de l'annonciation ! A côté le monde s'est liquéfié en paroles et nous a donné de l'anamite séborrhée, du cache-misère, des oranges amères.

MARC — Elle est partie.

CLEMENT — Vous voulez dire qu'elle n'est jamais revenue.

JUDITH — Et puis maintenant, taisez-vous, faut vous mettre en l'état. Votre tour va pas tarder !

Ecoutez-moi, les enfants.

MARC — Oui Maman !

NATHALIE — Ah !

JUDITH — Elle en fait tomber son orange ! Ce qui échappe du corps. Ce qu'on lance par devers lui. Un morceau du sien, toujours...

Entre Sylvia.

SYLVIA — Vous allez cessé de hurler, Judith !

JUDITH — Ah vous, taisez-vous ! Vous êtes à ma place, voleuse ! Mais je ne vous lâcherai pas ! Tant que je vivrai !

SYLVIA — Vous savez où vous êtes ?

JUDITH — Imposteuse !

MARC — Quand je vous entends gueuler dans cette salle d'attente, Judith, je rêve d'un contrat. Pfuut, plus de Judith, envolée !

SYLVIA — Ah, vous !!

JUDITH — Un contrat ? Comme dans "Le Parrain" ? Personne ne m'aura ! Personne ! Je suis indes-truc-ti-ble !

SYLVIA — Si vous continuez, j'appelle le Docteur !

JUDITH — Vous n'allez pas faire ça !

SYLVIA — Je vais me gêner !

NATHALIE — Appelez-le !

JUDITH — Oh, vous !

SYLVIA — Judith !

Temps.

JUDITH — Je sais ce qui vous préoccupe. Vous voulez attraper des bouts de réel mais vous n'y arrivez pas ! Je..., vous n'entendrez plus rien.

SYLVIA — J'espère ! (Elle sort. Silence)

NATHALIE, à Marc — Dites-moi, Monsieur, est-ce que je peux passer avant vous.

MARC — Vous savez bien qu'ici, l'ordre de passage est mystérieux...

NATHALIE — Oui, mais aujourd'hui je lui demanderai...

MARC — Essayez, toujours...

NATHALIE — Vous savez qui est dedans ?

JUDITH — Dedans..., dehors...

CLEMENT — Rien ne dit qu'il reçoit encore...

NATHALIE, — Vous non plus, ça ne vous gêne pas si je pense, heu pardon !, si je passe avant ?

12

Au Bistrot.

Raoul, Antoine

RAOUL — Il devient sourdingue, il n'entend plus très bien, surtout à la fin de la journée.

ANTOINE — J'veux jamais le soir !

RAOUL — Entre chien et loup...

ANTOINE — Il dit pas grand chose, comment savoir si il entend encore ?

RAOUL — Je le sens, je ne sais pas comment dire mais je le sens... On peut l'excuser après toutes les conneries qu'il entend à la fin de la journée... Vous ne vous êtes pas rendu compte ?

ANTOINE — C'est vous qui n'avez rien compris ! Il n'est pas sourdingue, lui ! Il a fait semblant de pas entendre et t'a fait une interprétation, seulement TU ne veux pas l'entendre !!

RAOUL — Allons bon.

ANTOINE — Qu'est-ce qu'on fait ici ?

RAOUL — Allons bon !

13

Cabinet de l'Analyste.

Walter et Zorphème.

WALTER — Et pourquoi ne pas essayer ? PNL, Programmation Neuro Linguistique , TCC : Thérapie Comportementale et Cognitive , Relaxation, Visualisation, Analyse Transactionnelle, Thérapie familiale, Hypnose, Rebirth, Cri primal, Psychodrame, Art-analyse, Trans-analyse, Danse-Analyse.

ZORPHEME — Tout ça !

WALTER — ...c'est par la droite qu'il est passé... J'ai aperçu sa silhouette au bout du couloir. Ah ce couloir ! Des têtes sortaient des murs, une famille entière qui se bousculait pour parler. Ils parlaient tous et je...

ZORPHEME — Que disaient-ils ?

WALTER — Vous n'y comprendrez rien, ne cherchez pas ! C'est pas cette foutue image qui va tout régler. *Temps.* Ils sont plus de quatre sur le tableau, combien au juste, je ne sais plus ? Ils se regardent, je crois, non...Heu... Non... Ils regardent... Les autres regardent celui qui défie la scène de ses yeux perçants, verts, oui... Un vert entouré de fines lamelles bistres... Ils sont tous accrochés à ces yeux. Toute la famille.

ZORPHEME — "Toute la famille."

WALTER — Ouais, vous n'êtes pas sourd, "bien bon". C'est ma fratrie dans ce tableau, tout là !

Temps.

ZORPHEME — Continuez.

WALTER — Attendez ! Mais oui, c'est eux tous, là sur cette toile frippée. Tous ceux qui se sont fait grillés et que je n'ai pas connus. Ils se regardent et me défient, mais le hic..., le hic..., heu... C'est que je suis moi-même sur l'image. Père, mère, grand-père, et... Je suis tous un peu eux, tous.

ZORPHEME — Epatant ! C'que vous dites c'est que vous êtes là, partagé entre chacune de ces figures, sur une seule scène.

WALTER — Et à quoi ça m'sert d'le savoir ?

14

Salle d'attente.

Les mêmes.

Silence lourd. Souffles hachés.

MARC — Si on m'avait dit...

JUDITH — C'est pas dans les livres, ça ne peut pas !

MARC — Fermez-là !!

JUDITH, — Je vous trouve très bandant depuis que vous venez, mais encore plus quand vous vous mettez en colère !

MARC — Elle déménage, l'Ex !

NATHALIE — Si ça pouvez être vrai !!

JUDITH — Une affaire au lit, j'le parie sur ma...

MARC — Judith !

JUDITH — Je reviens.

Elle sort en chantonnant.

NATHALIE, — Ne lui répondez plus, vous voyez pas qu'elle est complètement folle. J'ai jamais compris comment il pouvait admettre en permanence cette femme.

MARC — Une histoire ancienne...

NATHALIE — Racontez...

MARC — Non.

NATHALIE — Allez.

MARC — Qui ne sait pas... ?

CLEMENT — Elle, ici....

NATHALIE — Vous êtes cruels. Je suis de nature très curieuse.

MARC — “de nature”... Je vais vous expliquer... Radio-divan raconte que Judith est une de ses anciennes maîtresses. Mieux !, une de ses ex patientes.

NATHALIE — Quoi ? Mais je croyais qu’elle faisait comme nous.

PATRICIA — Pas du tout !

CLEMENT — J’ai une idée là-dessus...

Judith revient.

JUDITH — Vous parlez de moi, j’en suis sûre !

MARC — Ne recommencez pas !!

JUDITH — Ouais, ouais. Vous profitez de mon absence mais j’ai tout entendu, TOUT ! Je sais tout ce que vous dites, ici et là-bas.

CLEMENT — Ah bon...

JUDITH — J’ai installé des micros à la tête du divan. J’entends TOUT ! Je sais TOUT ce que vous racontez !!

CLEMENT — Plus de doute à avoir, elle est fondue, l’Ex !

15

Au Bistrot.

Antoine et Raoul

ANTOINE — Mais enfin, il n’a pas à nous traiter de la sorte ! Si il est là c’est parce que nous avons besoin de lui. Mais si on n’était pas là, hein, dites-moi un peu ce qu’il ferait ? C’est insupportable qu’il nous traite, ainsi !

RAOUL — Mon cher je suis entièrement d’accord avec vous ! C’est intolérable !

ANTOINE — Hier, il m’a gardé moins de quatre vingt dix secondes !

RAOUL — Vous avez compté ?

ANTOINE — Je regarde ma montre juste avant d’entrer.

RAOUL — Il sait ce qu’il fait...

ANTOINE — Je sais ce que je paye ! Enfin..., je veux dire..., heu... Je sais que ce n’est pas une question d’argent..., mais enfin, tout de même...

RAOUL — Parfois, je me demande si je ne vais pas le quitter pour aller...

Zorphème passe devant leur table et lance à Antoine.

ZORPHEME — Vous, suivez-moi !

ANTOINE , déférent se dresse — Oui, monsieur...

Ils sortent.

RAOUL — L'Analyste volant...

Noir.

16

Dans la rue.

Sam.

Il tient en main “Le voyage au bout de la nuit” de L-F Céline.

SAM — “C’est pas la peine de se débattre, attendre ça suffit, puisque tout doit finir par y passer dans la rue. Elle seule compte au fond. Rien à dire. Elle nous attend. Faudra qu’on y descende dans la rue, qu’on se décide, pas un, pas deux, pas trois d’entre nous, mais tous. On est là devant à faire des manières et des chichis, mais ça viendra.” *Temps.*

Un carré sur un carré..., décalés, tous deux...

Manquent quatre liens pour les transformer en cube.

Et si je rajoute des points, en dés.

Un carré sur un carré.

Celui qui a tracé cette figure a dû mourir avant de la finir.

Qui m’a dit un jour qu’on n’a jamais le temps d’achever la figure qu’on a commencée...

Autant de figures entamées que de vies engagées...

Et ceux qui sont partis en fumée..., c’est dans l’air que leur figure s’est érigée..., là, comme ça...

Oui...

Aucune ne correspond, pas une de ces figures ne se confondent.

L’une sur l’autre, distinctes et vraies.

Fou’Dieu !

Par ma voix et mon membre !

La rue de Berlin est une idée, pas même écrite, non pas.

Qu’est-ce que je demande ?

Par où ça passe ?

D'où ça vient ?

Rafales ?

Non pas !

Et en accord, sur la même bande, par cette ligne étroite et sûre comme une... Commune...

En un...

Seul membre à dénommer.

Comme UN !

Ils doivent dormir en ce moment, ne plus penser que ça peut arriver avec la force des sentiments.

Comme UNE !

Est-ce qu'on les faits, ses enfants ?

Dites-moi ça un peu pour voir !

Vous ne savez pas quoi répondre ?

Je vois.

Moi, désorm

SEANCES

Théâtre

Bernard OBADIA

69,bd Chave

13005 Marseille

04 91 48 49 42

04 91 92 71 80